

DHANIS (*Francis-Ernest-Joseph-Marie*, baron), Vice-Gouverneur Général du Congo; Capitaine-Commandant de l'Armée belge (Londres, 11.3.1862-Bruxelles, 16.11.1909).

Né en Angleterre de mère irlandaise, Dhanis n'en était pas moins authentiquement Belge par son père, qui — descendant d'une vieille famille anversoise — n'avait qu'occasionnellement fixé son domicile en Grande-Bretagne, où il exerçait les fonctions de consul.

La famille n'allait du reste pas tarder à regagner la Belgique, et le jeune Francis poursuivit, à Saint-Nicolas-Waes, les études primaires qu'il avait commencées de l'autre côté de la Manche.

De cette enfance en quelque sorte britannique, il devait pourtant conserver toute sa vie un léger accent anglais qui lui valut au collège le surnom de John. De même, dut-il fort probablement à son ascendance maternelle le sens de l'humour qui le caractérisait, ainsi qu'une aptitude au self-control qui souvent fit croire à tort — ses succès aidant — à un sentiment exagéré de sa supériorité. En réalité, Dhanis fut et demeura toujours extrêmement simple, mais non moins réservé.

Dès son adolescence, le jeune homme se révéla passionnément épris des choses d'Afrique, lisant jusqu'à les connaître par cœur les rapports des premiers explorateurs qui avaient pénétré au Congo.

Petit-fils d'Antoine Dhanis, garde bourgeois d'Anvers, bourgmestre de la ville et membre du Congrès, après avoir, comme officier de Napoléon, parcouru l'Europe, fils d'un grand voyageur qui avait, au titre de consul, vécu en Australie sa lune de miel, le jeune homme savait de qui tenir son goût de l'aventure et des audacieuses entreprises. En 1880, à peine âgé de 18 ans, il s'engagea. Deux ans plus tard il entra à l'École Militaire (28 avril 1882), qu'il quitta, jeune sous-lieutenant d'infanterie, en 1884.

C'était le moment où le roi Léopold II faisait appel aux officiers de son armée pour aller, au nom de la Belgique, occuper le Centre-Afrique avec toutes les nations européennes qui se liguèrent pour délivrer le monde noir du fléau de l'esclavage.

Dhanis se fit inscrire parmi les candidats et son vœu fut rapidement exaucé, puis, à la fin de cette même année, le 19 octobre 1884, il quittait pour la première fois la Belgique, faisant partie de la 5^e expédition de l'Association Internationale Africaine, dirigée par Becker.

La mission imposée aux partants était d'aller former à Zanzibar une colonne à la tête de laquelle ils pénétreraient en Afrique centrale par la côte orientale.

Durant un an, à travers maintes difficultés politiques et matérielles, l'expédition poursuivit dans l'île son organisation. Mais avant que celle-ci fût entièrement terminée, les décisions prises à la Conférence de Berlin, qui venait de terminer ses travaux, poussèrent le Gouvernement belge à abandonner ses projets d'atteindre par l'Est le Centre-Afrique.

L'expédition fut en conséquence rappelée et rentra en Belgique le 24 mai 1885. Provisoirement attaché à l'Administration centrale, Dhanis y attendit un nouvel ordre de départ, qui le délivrerait des occupations sédentaires pour lesquelles il ne se sentait nul attrait. Le 28 avril 1886 marqua pour lui cet heureux jour. Mais les premières lettres africaines du héros le montrent assez déçu : il avait changé de climat sans changer de vie, puisque ses premières occupations étaient encore des besognes de bureau : au jeune lieutenant qui rêvait d'action et d'initiative, on avait assigné en effet un poste de secrétaire, et c'est en cette qualité qu'il accompagna d'abord Coquilhat dans ses déplacements en Afri-

que.

Celui-ci ayant été, pour raisons de santé, obligé de rentrer en Europe, Dhanis fut adjoint à Van Kerckhoven, près de qui il conserva les mêmes fonctions pendant plus d'un an encore. Dur noviciat, mais précieuse formation dont l'officier devait garder la définitive empreinte.

Enfin sonna l'heure d'agir personnellement : Van Kerckoven, ayant dû descendre à Boma, laissa à son adjoint, durant son absence, la direction du territoire des Bangalas, qu'il commandait à ce moment.

Quand il revint quelque temps après, il apportait l'ordre d'insérer à Basoko un camp retranché et d'occuper, entre Bangala et l'endroit choisi, qui se trouve situé plus à l'Est, à l'embouchure de l'Aruwimi, les points importants qui permettraient d'assurer la sécurité de la navigation sur le Haut Fleuve. Cette mission, Van Kerckhoven la confia à Dhanis, qui reçut à cet effet le commandement d'une avant-garde.

Cette fois, l'officier entra de plain-pied dans l'existence qu'il aimait : il avait sous ses ordres 120 Noirs et 5 Blancs, et ces effectifs lui suffirent pour accomplir sa mission en un temps record. Étant fin de terme en juin 1889, Dhanis remit à Ponthier le commandement de son secteur : les premières bases du camp étaient établies, avec Umangi et Yambuya comme points d'appui. Le chef de l'avant-garde, excellemment noté, rentra en Belgique, où il fut aussitôt reçu en audience par le Roi, toujours avide d'interroger lui-même ceux qui en Afrique réalisaient l'œuvre conçue par son génie.

Dhanis avait à peine goûté quatre mois de repos en Belgique qu'il fut chargé d'une mission spéciale : il s'agissait de se rendre au Zoulouland et d'étudier en cette terre anglaise les possibilités de recrutement au point de vue des troupes indigènes.

Ce projet fut pourtant abandonné avant d'avoir reçu un début de réalisation : Dhanis fut rappelé en Belgique, alors qu'il venait à peine de toucher Lisbonne, et poursuivit durant quelque temps son congé inopinément interrompu.

Lorsqu'au printemps de l'année suivante il regagna le Congo, il était commissaire de district de première classe et chargé de poursuivre l'exploration du Kwango méridional et oriental.

Explorer le pays, c'est-à-dire l'occuper le plus pacifiquement et économiquement possible, suivant des principes imposés à l'Etat Indépendant, autant par sa conception de l'humanité que par la modicité de ses ressources.

En un mot, il s'agissait d'user là, comme partout au Congo, de plus de patience que de poudre, et de distribuer plus de belles paroles que d'argent.

Dhanis se donna à sa nouvelle tâche avec toute son ardeur. Avec tous ses talents aussi, se montrant, en tant que diplomate et psychologue, un maître en la matière. Son exploration du Kwango devait rester un modèle du genre : avec un personnel de 80 soldats et de 150 porteurs, en un peu plus d'un an, il parvint à asseoir dans cette partie de l'Afrique l'autorité de l'Etat Indépendant sur un territoire huit fois plus grand que la Belgique. Aux chefs noirs soumis, il avait adroitement imposé des traités d'alliance, et même, le plus tyrannique d'entre eux, le sanguinaire Muene Putu Kasongo, s'était laissé moralement désarmer par le conquérant pacifique.

Le résultat ainsi obtenu était assez important pour que Dhanis se trouvât désormais rangé parmi ceux sur lesquels le Gouvernement central faisait particulièrement fond.

À la fin de 1891, il reçut l'ordre de remettre le commandement du territoire au capitaine Dusart et d'aller rejoindre à Lusambo Paul Le Marinel, occupé à la préparation d'une expédition vers le Katanga. Peu après,

le Gouvernement lui signala qu'il serait le successeur de Le Marinel et lui demandait de prolonger « d'un an au moins » son terme de service.

Dhanis s'inclina et prépara la marche vers le Sud, où des interventions étrangères semblaient se produire, qui compromettaient les droits de l'Etat Indépendant.

Or c'est à ce moment que, du poste d'observation qu'il occupait à l'Est du territoire, Dhanis réalisa une menace plus grave encore qui se dessinait au proche horizon : là régnaient les Arabes esclavagistes. Agissant soit directement, soit indirectement, multipliant les coups de main et les razzias, massacrant ou déportant les indigènes, ils se livraient à des empiètements de plus en plus importants au delà de la frontière tracée par le cours du Lomami, et qu'ils s'étaient engagés à respecter après l'affaire des Falls (1886 et 1887).

Dans ces conditions, une colonne se dirigeant vers le Katanga se fût trouvée à tout instant en grand danger d'être coupée de ses bases. Avant de s'orienter vers le Sud, il était indispensable de dégager la route à suivre.

Dhanis signala immédiatement la chose en haut lieu. Mais néanmoins le caractère sérieux de la situation échappait à Boma et à Bruxelles, qui multipliaient les instructions enjoignant à l'officier d'éviter à tout prix une conflagration avec les Arabes tant que l'Etat Indépendant ne se trouvait pas en force. Consigne théorique, qui ne cadrait pas du tout avec les possibilités locales et matérielles de réalisation.

Bientôt, sur place, les événements se bousculèrent de telle sorte qu'ils n'autorisaient plus aucune hésitation sur la conduite à tenir : de tous côtés, en effet, les bruits recueillis confirmaient les préparatifs d'attaque auxquels se livrait Gongo Lutete, l'un des principaux auxiliaires des Arabes. Il fallait parer le coup plutôt que de l'attendre : acculé par les circonstances, Dhanis attaqua.

Du 23 avril au 12 mai, trois combats furent livrés, qui furent trois victoires entraînant la soumission à l'Etat de tout le pays compris entre le Sankuru et le Lomami.

Fixé sur l'opposition à laquelle il se heurtait, Gongo Lutete, non seulement capitula, mais offrit à son ennemi de la veille le secours de ses armées vaincues.

Exemple contagieux et successivement suivi par Lupungu et Kolomami, ce qui porta les forces de Dhanis à 6.000 hommes, « dont 500 fusils excellents », notait-il.

L'agitation dans le camp arabe allait croissant, sans pourtant ébranler l'optimisme, voulu ou de commande, du Gouvernement. Si bien que Dhanis, ne voulant pas accepter les temporisations qu'il jugeait extrêmement dangereuses, et qu'on lui imposait, demanda à rentrer en Europe.

Se produisirent à ce moment les assassinats successifs d'Hodister et de ses compagnons, puis d'Emin. Et pour finir, ce fut l'intervention du sergent De Bruyn, retenu en otage ainsi que son chef, le commandant Lippens, résident de l'Etat à Kasongo. Les Arabes, feignant de n'en vouloir qu'à leurs auxiliaires transfuges, envoyèrent le sous-officier jusqu'à la limite des camps ennemis, pour signifier au représentant de Dhanis qu'ils ne voulaient pas faire la guerre aux Blancs, mais seulement châtier Gongo Lutete, Lupungu et Kolomami.

L'histoire a retenu le geste du petit sergent qui, en dépit de l'échec de sa mission, refusa de s'évader pour ne pas abandonner son supérieur à la vengeance des Arabes et qui, quelques jours plus tard, fut massacré à ses côtés.

Cet acte d'inutile barbarie fixait au moins l'état réel des rapports entre Européens et Arabes.

En dépit de la faiblesse de ses moyens et

de l'opposition toujours identique du Gouvernement, Dhanis décide : « Au lieu d'attendre la guerre, nous devons, avant d'être débordés, tenter l'attaque! » Le 21 novembre, les Arabes, ayant en force franchi le Lomami, se heurtent à une énergique résistance, et c'est la victoire de Chigi. Dhanis à son tour jette ses forces sur l'autre rive du fleuve, mais sans oser pousser à fond la poursuite...; car les cartouches manquent! Quant à son artillerie, elle est représentée par un canon Krupp de montagne 7.5. Pendant neuf mois, Dhanis va ainsi poursuivre son action, agissant toujours d'initiative personnelle, « non seulement sans instructions, mais contrairement aux instructions du Gouvernement », écrit-il à l'heure où commence le siège de Nyangwe.

A ce moment, pour pouvoir poursuivre la campagne, Dhanis doit disposer de pirogues, afin de franchir le Lualaba, qui le sépare de la ville. Il les obtient enfin, et le 4 mars, à 4 heures de l'après-midi, le drapeau étoilé flotte sur le repaire arabe.

Une fois de plus, la poursuite de l'ennemi battu n'est pas possible : les fatigues d'une campagne qui dure depuis un an et le défaut de munitions forcent Dhanis à s'attarder sur ses positions.

Il en profite pour organiser la place, en vue de parer à un retour offensif toujours possible des anciens maîtres et pour pacifier la région environnante.

C'est en vain que, par surprise et en s'introduisant petit à petit dans la ville, les Arabes réclament à la ruse un succès qu'ils n'ont pas obtenu par la force : une bataille de rue acharnée réduit à néant leurs projets. Ceux des ennemis qui ont échappé au massacre sont faits prisonniers, et la position reste bien fermement aux mains des troupes de l'Etat.

Du renfort enfin arrive à Dhanis. Un renfort proportionnel aux forces engagées depuis le début de la campagne : il s'agit de quelque 130 soldats qu'amène Gillain.

L'action reprend en direction de Kasongo, où les Arabes se sont concentrés et ont décrété l'état de siège.

La ville est enlevée le 22 avril par des troupes ridiculement faibles en nombre peut-être, mais douées d'un cran et d'une audace irrésistibles. Le butin est considérable, les richesses du sol immenses.

Mais la prise de Kasongo marque provisoirement la fin du mouvement offensif de Dhanis.

Obligé d'y laisser, comme à Nyangwe du reste, une garnison assez importante pour enlever aux Arabes l'envie d'y revenir, il ne dispose plus des effectifs indispensables à une action de quelque envergure.

Son rôle, pendant les mois qui vont venir, sera celui du plus consciencieux des administrateurs.

Le pays avait fort souffert de l'occupation arabe. Le commerce y était réduit à néant et la misère extrême. Dhanis se préoccupe de rétablir dans le plus bref délai la vie normale de la région.

Mais le Gouvernement pousse maintenant à la poursuite de l'action. Dhanis est invité à continuer sa route en direction du Tanganyika, et dans ce but des renforts lui sont amenés par le commandant Ponthier.

Au moment où ils arrivent, après avoir bousculé quiconque prétendait leur barrer la route, il est avéré que les vaincus des derniers combats se sont regroupés et préparent, sous les ordres de Rumaliza, une sérieuse attaque contre les troupes de l'Etat.

Suivant son habitude tactique, le commandant va au-devant de l'ennemi, qu'il trouve fortement retranché, usant pour sa défense d'un ensemble de petits fortins faits de pieux jointivement mis en terre. Certains de ces bomas, comportant plusieurs enceintes concentriques, auraient exigé de tels sacrifices de vies humaines pour en venir à bout, que Dhanis préféra en faire le siège,

afin d'épargner son personnel, dont les rangs étaient décimés, tant par les combats que par une épidémie de variole qui sévissait depuis des mois. L'arrivée du commandant Lothaire à la tête d'une colonne permit enfin de compléter l'investissement des centres de résistance. Une attaque en force fut décidée, qui serait appuyée par le tir du canon de campagne.

Celui-ci ayant été mis en place à la veille de l'attaque, les officiers voulurent vérifier son fonctionnement : par bonheur, le coup d'essai mit le feu à l'habitation de Rumaliza, et comme un vent violent soufflait à ce moment, l'incendie se propagea rapidement, semant l'épouvante parmi les Arabes.

Un assaut livré à cet instant réussit au delà de tout espoir. Et tandis que Lothaire continuait la poursuite de l'ennemi en direction du Tanganyika, Dhanis regagnait Kasongo.

La campagne était virtuellement terminée. Elle avait duré deux ans et demi.

Conduite de bout en bout avec des moyens réduits, elle n'avait dû sa réussite qu'à la volonté et à la vaillance de tous.

Quant à Dhanis, le Ministre Renkin devait plus tard dire qu'en ces circonstances, « sa ténacité, son courage, son admirable sang-froid se haussèrent jusqu'à l'héroïsme ».

Depuis le succès de Nyangwe, il n'est pas exagéré de dire que tout le monde civilisé suivait avec un intérêt grandissant la marche des événements en Afrique.

Le retour de Dhanis en Belgique fut triomphal. Dans tout le pays il n'était question que de ce jeune lieutenant, hier encore inconnu et qui avait par son initiative hardie anéanti la puissance arabe, délivrant ainsi la race noire du cauchemar de l'esclavage.

Dhanis quitta Boma en septembre 1894, tandis qu'Anvers et Bruxelles élaboraient le programme des fêtes qui salueraient son retour, et que le Roi lui-même manifestait au vainqueur sa satisfaction en lui accordant le titre de baron.

Le 11 octobre, le bateau ramenant le héros passait devant Flessingue, où une véritable flottille s'était portée à sa rencontre, amenant, entre autres personnalités, le colonel Donny, délégué par le Souverain pour exprimer au vainqueur de Nyangwe et de Kasongo les félicitations royales.

Dès le lendemain de son arrivée, le baron Dhanis fut reçu solennellement par l'Administration communale de la Métropole. Le Cercle artistique avait, de son côté, organisé pour le même jour une splendide manifestation au cours de laquelle un sabre d'honneur lui fut remis.

Le 13 octobre, Bruxelles à son tour fêtait le héros avec non moins de fièvre et d'enthousiasme. Le prince Albert avait voulu venir lui-même l'accueillir à la gare où se pressait la grande foule.

Ainsi commençait un congé qui allait ressembler si fort à une apothéose.

La place qu'occupait alors Dhanis dans la pensée et la vie du pays, on peut s'en rendre compte par la lecture des journaux du temps. Littéralement, il était devenu un héros national et semblait destiné à une impérissable gloire. Il allait pourtant connaître bientôt l'amertume de pénibles revers.

Quand il reprit la mer, en 1896, accompagné par une dernière ovation de ses nombreux admirateurs, il était inspecteur d'Etat, Vice-Gouverneur Général et investi du commandement supérieur de la province orientale.

La mission dont il avait été chargé ne semblait pas particulièrement compliquée : il devait occuper effectivement, sur le Haut-Nil, l'enclave de Lado, qui depuis 1894 avait été concédée à bail au roi Léopold II.

Cette tâche rentrerait dans le cadre de ses entreprises précédentes. Une chose pourtant en vicia dès l'origine l'organisation : elle devait être accomplie dans le plus bref

délai.

C'était, en effet, le moment où les pays européens, après s'être partagé l'Afrique sur la carte, se livraient à une véritable course aux frontières dans la crainte de voir usurper leurs droits par un voisin avide. La Belgique ne pouvait se laisser dépasser par des nations rivales.

Dès qu'il eut débarqué au Congo, Dhanis se préoccupa de l'organisation de son corps expéditionnaire. Dans sa pensée, il devait trouver à Nyangwe et à Kasongo un sérieux contingent de troupes exercées. Au lieu de cela, il n'y trouva que confusion et désordre : Doorme, qui était l'âme de l'organisation, avait dû rentrer en Europe pour y soigner sa santé compromise, et durant son absence toute son œuvre avait périéclité dans une telle mesure que Dhanis ne put retirer de là que quelques centaines de soldats au lieu de la troupe qu'il espérait.

Par-dessus le marché, le départ de l'expédition fut brusqué par des ordres venus de Bruxelles.

Le commandant rassembla donc en hâte les effectifs dont il disposait. Encore dut-il en détacher une partie pour aller réprimer à Luluabourg des troubles provoqués par les Batetelas de Gongo Lutete, qui s'étaient révoltés à la suite de l'exécution de leur chef.

A Dhanis il ne restait, en somme, autour d'un très petit noyau de troupes régulières, que de nombreux auxiliaires appartenant du reste pour la plupart à des races fort indisciplinées.

Une base du corps expéditionnaire était fixée aux Stanley-Falls. De là devaient partir les hommes dont Dhanis assurerait le commandement.

Une autre colonne, sous la direction de Chaltin, se dirigerait sur Ndirfi, en partant des Uele, et y attendrait l'arrivée de la troupe Dhanis, pour continuer ensuite avec elle la marche vers la frontière toute proche.

L'avant-garde de Dhanis, dirigée par le commandant Lerol, se mit en route le 30 septembre. Devant elle s'ouvrait la forêt équatoriale, pleine de tragique et oppressante grandeur. La chaleur parut vite accablante aux hommes venus de la plaine. Elle leur devint intolérable quand ils s'aperçurent que la population des régions traversées, soit par crainte, soit par hostilité, faisait le vide devant la troupe qui avançait. Dans le pays intentionnellement ravagé, vivres, guides et porteurs faisaient également défaut.

Souffrant de la faim, accablés sous leurs charges, les hommes allaient plus ou moins à l'aventure, en pataugeant dans les marais et sur les pistes transformées en bourbiers par les premières averses de la saison des pluies qui débutait. Toutes ces circonstances conjuguées commencèrent par provoquer des désertions. Les exigences d'une marche forcée, jointes à l'extrême discipline que le commandant Lerol réclama de ses hommes, firent le reste : le 14 février 1897, à l'heure de l'appel du soir, les soldats, poussés à bout, se ruèrent sur leurs officiers, qu'ils massacrèrent. C'était le début de la révolte qui allait gagner rapidement de proche en proche.

Le baron Dhanis se trouvait à ce moment à l'arrière, à la tête du gros des troupes.

Apprenant les événements qui venaient de se produire à l'avant-garde, il hâta sa marche et atteignit Ekwanga, sur un affluent de l'Ituri, en vue d'y organiser une résistance capable de protéger Irumu, où se trouvait entposé un gros approvisionnement de cartouches.

Vain espoir. Dès le premier contact avec les révoltés, la majorité des soldats passa aux insurgés. La bataille, engagée dans la plus grande confusion, s'acheva en une retraite précipitée des survivants. C'étaient une poignée de soldats restés fidèles et quelques Blancs, dont le propre frère du

commandant, qui, gravement blessé au cours de la lutte, devait mourir quelques jours plus tard.

Au cours du drame qui venait si brusquement de se jouer, la mission confiée à Dhanis échouait lamentablement.

Du corps expéditionnaire, il ne restait plus rien. Les armes et munitions étaient tombées aux mains des insurgés, auxquels il était impossible de songer à tenir tête avant de pouvoir leur opposer de sérieux renforts. La retraite forcée devint, à la suite de nouvelles défections et au milieu de continuelles alertes, une véritable fuite.

Epuisé de fatigue et miné par les fièvres, le baron Dhanis rejoignit à Avakubi le commandant Henri, qui venait d'arriver avec un petit contingent d'hommes. C'était le 1^{er} avril.

Au cours d'un rapide conseil de guerre, la ligne de conduite à tenir fut fixée : Henri ferait face aux révoltés en cet endroit, pendant qu'en vue d'une action ultérieure qui normalement pouvait être prévue en direction de Nyangwe et Kasongo, Dhanis s'occuperait de rassembler de nouvelles troupes.

Il atteignit les Falls le 1^{er} mai. La situation y était critique et les secours à attendre incertains.

Heureusement, les mutins furent en partie dispersés par les hommes d'Henri, victorieux sur la Haute Lindi, tandis que, d'autre part, ils refluaient vers le Sud. La menace pesant sur les Falls s'écartait du même coup.

Mais ceux qui voulaient voir dans ce succès l'écrasement définitif de la révolte furent rapidement fixés : la lutte allait continuer implacablement.

En effet, les mutins se débandaient ou se regroupant tour à tour, trouvaient des complices nombreux dans la population et sans doute aussi chez bien des éléments arabisés demeurés dans le pays. La région, très montagneuse et boisée des environs du lac Kivu, dans laquelle ils ne tardèrent pas à se réfugier, leur offrait des ressources précieuses pour l'organisation d'une guérilla, et ils ne manquèrent pas d'en profiter, avec l'art consommé du primitif.

En face de ces milliers d'hommes dont tout et tous se faisaient complices, le baron Dhanis ne disposait que de ressources des plus réduites, tant en personnel qu'en munitions, et même en moyens de paiement. Les documents datant de ce moment attestent à quels expédients il fallait dans de telles conditions avoir recours pour maintenir le courage et la bonne volonté de la troupe aussi bien que des Blancs.

Le Gouvernement eut-il l'impression que les événements traînaient en longueur? Envisagea-t-il seulement que le Vice-Gouverneur était depuis quelque temps déjà fin de terme? Ou désira-t-il, comme l'écrivit le Gouverneur Général, « se renseigner exactement sur les événements auxquels le baron Dhanis a été mêlé et sur les conséquences qu'il faut en tirer au point de vue de la conduite ultérieure à suivre dans ces régions »?

Dhanis reçut à la fin de l'année 1897 l'ordre de remettre son commandement au major Van Gèle. Ordre qu'il accepta en soldat, mais qu'il considéra comme un désaveu.

Il n'eut du reste l'occasion que de lui donner un commencement d'exécution : six semaines, en effet, après son départ, alors qu'il ne se trouvait encore qu'à Lokandu, il reçut de Boma un message le priant, « si les circonstances le permettaient », de reprendre le commandement des troupes.

La correspondance privée du baron Dhanis révèle les hésitations qui l'empêchèrent de donner avec empressement une réponse affirmative à la demande qui lui était ainsi faite. « Mais je *dois* le faire », écrivit-il à un ami, après s'être accordé quelques jours de réflexion.

Soutenu par l'idée du devoir, lui qui

n'avait jamais eu d'autre idéal, retourna au combat, donnant à nouveau à tous ses compagnons d'armes un bel exemple de désintéressement et de patriotisme.

Son retour fut salué par tous avec enthousiasme, et lui-même, rejeté dans l'action s'y donna de toute son âme.

L'effort devait pourtant durer deux ans encore. Deux ans d'une lutte ouverte et sournoise tout ensemble, contre un ennemi insaisissable qui appliquait à sa guerre toute la souplesse du sauvage, jointe aux principes tactiques et pratiques retenus des enseignements des Blancs. Lutte sans grandeur, qu'il fallut poursuivre avec des moyens ridiculement mesquins et qui coûtait cependant bien des vies précieuses.

« Je ferai ce que je puis », avait écrit le baron Dhanis au Gouverneur Général, au moment où il avait repris son poste, et après avoir officiellement constaté par écrit à quel point, durant sa courte absence, la situation des troupes de l'Etat s'était encore aggravée, en face des rebelles.

Et la réponse était venue : « Je suis entièrement d'accord avec vous, que la situation que vous prenez est bien difficile; mais je suis tout aussi persuadé que tous les efforts possibles seront faits par vous pour dominer cette situation... En vous disant ceci, je ne fais que répéter l'expression d'une conviction que j'ai toujours eue. Le dévouement que vous avez sans cesse montré et l'énergie morale dont vous avez toujours fait preuve me garantissent les sentiments d'abnégation dont vous parlez; ils doivent vous faire quitter cette pensée que la situation que vous reprenez pourra éventuellement vous être attribuée... »

Dhanis commença par opérer un regroupement de ses forces et rappela à lui les anciens soldats de la campagne, que Van Gèle avait préféré licencier en vue de créer un esprit nouveau dans la troupe.

Ceci fait, il prépara la reprise d'une prochaine offensive : « ... car nos soldats ont toujours perdu dans la défensive ».

Les révoltés pourtant ne désarmaient pas, et ce fut la chute de Kabambare, considérée comme place forte.

A ce moment, dénombrant les ressources dont il disposait, le baron Dhanis écrivait au Gouverneur Général : « Il y a 800 soldats aux environs de Kabambare, avec une moyenne de 15 cartouches par arme; j'ai plus de 200 soldats avec 50 cartouches ».

Les Blancs qui commandaient cette maigre troupe n'étaient pas logés à meilleure enseigne. Le succès devait naître de la volonté de tous et ne pouvait être attendu des moyens mis en ligne.

En décembre 1898, Dhanis donne l'ordre de marche : « Coûte que coûte, auxiliaires ou sans auxiliaires, quand même il faudrait traverser la Luama à la nage, il faut arriver à attaquer Kabambare le 31 de grand matin! »

La victoire de Bwana Debwa et la reprise de Kabambare réduite en cendres furent la réponse à cet ordre impératif.

Succès important qu'une fois de plus la pénurie de tout empêche d'exploiter à fond. La variole règne dans la troupe et les décès se multiplient parmi les indigènes. Les rangs des Blancs eux-mêmes s'éclaircissent et le baron Dhanis se trouve finalement avec un seul Européen à ses côtés, ayant à régler jusqu'aux plus minutieux détails d'une campagne fastidieuse.

Le 10 juillet 1899 les insurgés reprennent l'attaque et foncent sur le camp de Sungula. La bataille est rude, mais le succès appartient aux troupes du Gouvernement, que le baron Dhanis jette dans la poursuite.

Mais avant de tenter un nouvel effort, il faut attendre l'incendie des herbes qui dégagera l'horizon.

Dès que les conditions d'attaque semblent réunies, Dhanis annonce aux officiers qui dépendent de lui que le moment est venu pour chacun de « faire plus que son de-

voir » et de montrer à tous ce qu'est le véritable « feu sacré ».

Animé par la volonté du chef exigeant, mais qui donne lui-même l'exemple, la troupe accueille la première attaque des révoltés avec un cran admirable et riposte aussitôt : ce sont les victoires de Baraka (8 et 9 octobre 1899) et Kaboge (12 octobre 1899). Puis, le 16 octobre, Uvira tombe aux mains des hommes du Gouvernement.

Ce succès devait marquer la fin de la véritable campagne répressive commencée après la révolte de 1897.

Durant le combat du 12 octobre, Changuru, grand meneur des révoltés, avait été tué. Ceux-ci perdirent du coup toute cohésion et discipline. La population elle-même commençait à se lasser des méfaits de ces bandes pillardes : « Le pays tout entier nous revient avec enthousiasme », notait à ce moment le baron Dhanis.

L'œuvre à laquelle s'attacha dès lors le commandant prit un caractère plus pacifi-

que : il fallait absolument rétablir au plus tôt une vie normale dans ces régions bouleversées depuis trop longtemps par la petite guerre qui s'y poursuivait.

Le Gouverneur s'efforça de convaincre les chefs de ce qu'ils trouveraient leur intérêt personnel en établissant dans le pays des cultures supplémentaires, et notamment le caoutchouc. Partout il voulait rétablir l'ordre et toute la prospérité possible, même si, de temps à autre, de petites opérations de police continuaient à se produire dans l'ultime poursuite des derniers révoltés.

Mais le grand désir du commandant, maintenant que la tragique affaire était liquidée, c'était de rentrer en Europe et d'y fonder enfin un foyer paisible.

Par deux fois, le Gouvernement, qui avait pris note de ce vœu, s'était efforcé de le réaliser. Mais c'est le 4 juillet 1900 seulement que le baron Dhanis, après avoir remis son commandement aux mains du commandant Malfeyt, put reprendre le chemin de la Belgique.

Son retour passa à peu près inaperçu dans le pays, qui, quelques années plus tôt, l'avait follement acclamé. Les événements de 1897 avaient jeté leur voile sanglant sur le souvenir des jours glorieux et seuls les, initiés savaient que, dans le triomphe ou dans l'épreuve, le baron Dhanis s'était seulement efforcé de servir au mieux les intérêts qui lui avaient été confiés.

Peu après son retour, les fiançailles, puis le mariage du baron Dhanis furent annoncés : il épousait la baronne Estelle de Bonhomme. De cette heureuse union naquirent trois garçons, et tout semblait indiquer que la carrière africaine de Dhanis était terminée.

Elle l'était pratiquement du reste. Ce qui n'empêche qu'une fois encore l'officier revit le Congo.

C'était en 1904. Depuis son retour, il avait été attaché à l'Institut cartographique et dispensé du service actif à l'armée, tout en restant inscrit dans les cadres du régiment des grenadiers.

Le 11 janvier 1902, le Gouvernement le désigna comme délégué au Conseil d'Administration de la Compagnie des Chemins de fer du Congo Supérieur aux Grands-Lacs. Vers le même moment, l'Anglo-Belgian India Rubber Cy (Abir) lui offrit un poste de Conseiller technique, qu'il accepta. Et c'est pour le compte de cette société que, le 21 avril 1904, il partit à nouveau pour le Congo, afin d'y procéder à une inspection.

Il ne s'agissait là que d'une brève absence, mais Dhanis, tout passionné des choses d'Afrique qu'il avait été autrefois, en avait accueilli sans enthousiasme la perspective. Il avait fallu, pour le décider, l'insistance personnelle du Roi, qui avait su faire entendre au cœur du soldat l'irrésistible appel : « Et la Patrie? ».

Dhanis partit et, sa mission terminée, rentra en Belgique à la fin de la même

année. Sa vie officielle était cette fois bien terminée.

En septembre 1906, fatigué par d'incessants accès de fièvre qui, depuis ses années africaines, ne lui avaient pas fait grâce, il quitta l'armée, tout en lui restant passionnément attaché de cœur, comme au Congo du reste, dont il restait le lointain et fidèle serviteur.

Le 13 novembre 1909, à 1 h. 30 du matin, le baron Dhanis, miné par une implacable septicémie, s'éteignit à l'âge de 47 ans.

Cet événement, pour prévisible qu'il fût depuis longtemps, suscita une vive émotion pourtant dans tout le monde civilisé, qui n'avait pas oublié tout à fait le glorieux vainqueur des esclavagistes. Les journaux rappelèrent à l'envi les étapes de cette trop courte carrière, et les obsèques du héros furent un immense hommage à sa mémoire.

Le Gouvernement lui-même estima que sa reconnaissance envers un tel citoyen devait se reporter sur ceux qu'il laissait : il vota une pension à la veuve et aux orphelins du grand africain, dont la scrupuleuse honnêteté avait fort mal assuré l'avenir.

Au moment de sa mort, le baron Dhanis était titulaire de l'Etoile de Service et de la Médaille de la Campagne Arabe, chevalier de l'Ordre de l'Etoile Africaine et officier de l'Ordre Royal du Lion.

9 juin 1947.

M.-L. Comeliau.

— Archives personnelles de la Famille Dhanis. — Archives du Musée de Tervueren. — Témoignages verbaux de la famille et des vétérans.

Dhanis, *Rapports sur l'établissement des postes d'Umwangi, Upoto et Yambiga*. — Dhanis, *Rapport au Secrétaire d'Etat sur la Campagne arabe dans le Manyema*. — Meyers, Dr. J., *Le prix d'un Empire*. — Franck, Louis, *Le Congo belge*. — Chapaux, *Congo historique*. — Wauters, *L'Etat Indépendant du Congo*. — Leclerc, C., *Formation de l'Empire colonial belge*. — Michiels et Laude, *Notre Colonie*. — Michiels, F., M.-G., *Soldats et Missionnaires au Congo, de 1891 à 1894*. — Renier, *Héroïsme et Patriotisme des Belges*. — Defester, H., *Les Pionniers belges au Congo*. — Descamps, *Afrique Nouvelle*. — Liebrechts, Col. Charles, *Léopold II*. — Buja, Lt-Cl. G., *L'Etat Indépendant du Congo*. — Hinde, Dr., *La Chute de la Domination arabe*. — Boulger, D.-C., *The Congo State*. — Lejeune-Choquet, *Histoire militaire du Congo*. — Lemaire, Lt., *Congo et Belgique*. — Van der Smisen, *Léopold II et Beernaert*.

Rapport du Secrétaire d'Etat Van Eetvelde au Roi-Souverain sur la campagne arabe. — *A nos Héros morts pour la Civilisation* (Ligue du Sou-

venir Congolais). — *Le Baron Dhanis au Kwango et pendant la campagne arabe* (par ses compagnons d'armes). — Manifestation en l'honneur des explorateurs belges au Congo (Soc. Royale de Géographie d'Anvers). — Hennebert, Ct. G., *Un épisode peu connu de l'Histoire du Congo Léopoldien : la répression des Batetelas* (*Revue Belge*, 15 septembre 1928). — Discours prononcés le jour des funérailles du baron Dhanis.

Bulletin de la Société de Géographie d'Anvers. — *Le Mouvement géographique*. — *La Belgique Coloniale*. — *Le Congo Belge*. — *Le Congo Illustré*. — *La Belgique Militaire*. — *Le Conseiller Congolais*. — *L'illustration Congolaise*. — *Revue de l'Expansion Belge*. — *Revue de l'Armée Belge*. — Extraits de la Presse du temps.